

BULLETIN BIMESTRIEL

DE L'A.D.I.R.



# Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 24, AV. DUQUESNE, PARIS 7<sup>e</sup> - 01 53 69 00 25

## Un bouquet en liberté pour notre Présidente

On a beaucoup parlé de Geneviève résistant au nazisme, de Geneviève luttant contre la mollesse des gouvernements face à la misère et l'exclusion de certains. J'aimerais, au moment où elle nous quitte, donner d'elle une image plus intime, de la présidente de l'ADIR et de l'amie.

L'ADIR a un minuscule journal : *Voix et Visages*, s'il est petit par le format, il est grand par sa densité. Geneviève y écrivait parfois l'éditorial, y rappelant les leitmotive de l'association : la solidarité entre nous et le devoir de témoignage de notre vécu concentrationnaire. Ce petit journal est le signe constant de nos liens exceptionnels nés dans l'enfer des camps et nous y sommes toutes très attachées. Attachées aussi à l'assemblée générale nous réunissant, chaque année à Paris au mois de mars. Nous sommes une centaine, venues de toute la France, impatientes de retrouver notre chère Présidente qui va, souriante et chaleureuse vers chacune d'entre nous, s'informer de la santé de nos proches, donnant à chacune l'impression d'être privilégiée. Entre nous, nous évoquons les nombreuses qualités de Geneviève : son intelligence, sa grande culture, sa courtoisie, sa modestie, sa rigueur de pensée en ce qui la concerne, sa mansuétude pour les fautes des autres, son aisance à répondre d'abondance, sans une seule note, aux discours des officiels qui nous reçoivent dans nos déplacements en province, son aptitude à trancher dans les débats contradictoires mais surtout, ses qualités de cœur, son humanisme, son constant souci d'autrui.

C'est au camp de Ravensbrück que j'ai fait la connaissance de Geneviève. Nous sommes parties dans le même convoi de déportation appelé le « convoi des mille », mille femmes entassées dans les wagons à bestiaux que l'on connaît, pendant trois jours, avec les nuisances que l'on a peine à imaginer si on ne les a pas vécues. Après avoir été, à l'arrivée, dépouillées de tout, même de notre nom, nous devenions les « 27000 ». Geneviève n'eut pas, parmi nous, le seul ascendant que son nom prestigieux, pour nous, résistantes, lui conférait ; elle fut, avec certaines, un exemple de dignité et de courage, dignité bien difficile à conserver dans un lieu dont le chef, Himmler, a dit, en parlant de nous : « On les mettra dans la boue, ils deviendront de la boue ».

Nous appartenions, l'une et l'autre, à un petit groupe qui se réunissait parfois, pour prier et demander à Dieu la force de supporter l'insupportable. Cela se passait derrière un Block, une prisonnière faisant le guet afin de ne pas nous laisser surprendre par les gardiens dont nous aurions eu alors à subir les foudres, toute

manifestation de ce qui fait la profondeur de l'âme humaine : culture, religion, étant strictement interdite.

Ce qui nous avait rapprochées, Geneviève et moi ? Notre commune foi chrétienne et le fait que, par sa mère, elle était originaire de l'Anjou, province dans laquelle j'ai vécu toute ma jeunesse jusqu'à mon arrestation par la Gestapo en 1943.

Depuis la fin de cette dure épreuve j'ai souvent eu le privilège de vivre sous son toit. Heureuses de nous retrouver ensemble, nous bavardions. Elle me parlait, bien sûr, des causes qui lui tenaient à cœur : ATD-Quart-Monde, la rédaction du futur projet de loi contre l'exclusion, duquel elle attendait tant ! de la gestation de ses livres, de l'avenir de l'ADIR. Elle me disait aussi son admiration pour chacun de ses enfants, leurs espoirs, leurs chagrin et elle exultait en me montrant les dernières photos de ses petits-enfants dont certains sont bien grands aujourd'hui. Nous revenait parfois une bouffée de jeunesse et, pour un rien, nous éclatations de rire : j'aimais tant voir le rire de Geneviève ! J'aimais aussi la regarder se livrer à ses humbles tâches de maîtresse de maison, émue de la voir le faire avec le même sérieux, la même attention que dans ses interventions à l'Assemblée Nationale.

Si Geneviève est maintenant dans la paix, nous sommes dans la peine. Nos pensées vont intensément vers vous, Michel, François-Marie, Isabelle, Philippe, vers vos époux, épouses, vos enfants, tant chéris de leur « Bonne Maman », vers vous, touchante Rooba, qui l'avez soignée avec tant de sollicitude, tant d'amour et qui la pleurez à nos côtés. Et partageant votre douleur, nous sommes peinées de réaliser que cela n'enlèvera pas la plus petite parcelle de la vôtre.

Elle vous laisse un message dans son si beau livre *La Traversée de la nuit* : après la nuit vient l'aube, prometteuse d'espérance. Passé le temps de la terrible affliction du départ, vous réaliserez quel riche héritage elle vous laisse, l'image d'une mère qui fut courage, don de soi et qui devient une grande figure française.

En terminant et me référant à la foi de Geneviève, j'aimerais user d'une phrase qui, pour nous anciennes prisonnières des geôles nazies, conserve une résonance tragique, une phrase que courageusement chantaient nos camarades partant au matin pour le lieu de leur exécution. « Ce n'est pas un adieu, Geneviève, ce n'est qu'un au revoir ».

Noëlla Rouget Peaudeau  
Perce-Neige  
N° 27240



En Corse en 1984, Geneviève avec sa fille Isabelle.

LP 66-1-

## L'exemple de l'engagement

« Notre » Geneviève nous a légué l'exemple de son engagement et c'est sans aucun doute la raison pour laquelle, après une longue réflexion, j'ai accepté la présidence, charge lourde à assumer.

Certes, il y a bien des années qu'elle m'avait accordé sa confiance en me demandant de m'impliquer activement dans la marche de notre Association. Travailler près d'elle était un grand privilège et pour ce faire j'ai essayé de répondre à son désir empreint de son indicible amitié.

Mais aujourd'hui, sans elle, débute le dernier parcours de l'ADIR. Ce parcours il nous faut le faire toutes, ensemble, dans son souvenir, défendant encore les valeurs qui permirent notre combat commun et furent la force de notre Association.

C'est à Ravensbrück, devant la baraque 24, que j'ai eu mon premier contact avec notre compagne qui venait annoncer aux Françaises la grande nouvelle de la Libération de Paris. Puis suivirent les longs mois de toutes les cruelles épreuves avant de nous retrouver à *Défense de la France*, notre mouvement de Résistance, et naturellement à l'ADIR.

Car dès son retour, après s'être occupée du Centre d'Accueil des Déportés, Geneviève participera à la constitution de l'Association des Anciennes Déportées et Internées de la Résistance qui a fait suite à l'Association des Prisonnières de la Résistance créée par Marika Delmas au moment de la Libération.

Entrée au Conseil d'Administration elle y est très présente comme membre avant d'être élue Présidente de l'Association en 1958.



A.G. 2001 : Geneviève nous rejoint.

Avant de prendre cette fonction, elle va assister début 1947, en tant qu'observatrice et non comme témoin, au Procès de Hambourg où, sous juridiction britannique, comparaissent des criminels responsables de l'assassinat collectif de plus de 90 000 femmes et enfants au camp de Ravensbrück. A peine revenue de Hambourg, dans une conférence qu'elle intitule « *L'Allemagne jugée par Ravensbrück* », elle « refait » le procès avec justesse, en témoin lucide du système concentrationnaire, démontrant les responsabilités de tout un peuple dans une organisation qui s'était étendue à tout le territoire de l'Allemagne.

Naturellement elle assure un rôle important dans le travail de recherche sur les expériences pseudo-médicales et l'indemnisation des victimes.

A l'ADIR même, elle présidera bien des Conseils avec objectivité et sagesse, très attentive aux avis des unes et des autres. Les discussions étaient bienvenues sur tous les sujets abordés.

Chaque année nous aimions nous retrouver auprès d'elle lors de l'Assem-

blée Générale qui se déroulait à Paris. Cette Assemblée était toujours précédée d'une réunion des déléguées venues de toute la France, apportant les nouvelles de nos compagnes éloignées et de la vie de l'ADIR de nombreux départements. Toutes trouvaient dans l'affectueuse présence de Geneviève les encouragements réconfortants pour poursuivre leur tâche.

Autre moment privilégié, attendu par toutes : nos rencontres interrégionales qui, tous les deux ans, nous permettaient d'aller découvrir les hauts lieux de la Résistance et certains de ceux qui en avaient été les acteurs. Geneviève était notre porte-parole. Ecoute et applaudie, elle avait le don des mots justes, imprégnés de cette fraternité que nous lui connaissions si bien et qu'elle communiquait à tous nos camarades de combat.

Très fatiguée, mais rayonnante, elle fut des nôtres dans les Côtes d'Armor en septembre 2000, alors que nous suivions les pas des Evadés de France.

Nous garderons à jamais au fond de nos coeurs ce dernier souvenir de son merveilleux regard, plein de la tendresse particulière qu'elle nous réservait.

C'est ainsi qu'elle nous transmettait un peu de sa force et cela je l'ai ressenti tout particulièrement lors de cette ultime rencontre.

Jacqueline Fleury  
Présidente

De très nombreuses adhérentes se sont manifestées au moment du décès de Geneviève. Le conseil d'administration en a été très touché.



A Plouha septembre 2000, à l'écoute attentive d'un ancien évadé. Geneviève, entre Jacqueline Pery d'Alincourt et Jacqueline Fleury.

† † † † † † A Geneviève † † † † † †

Geneviève sœur entre les sœurs  
Pleurs de tes sœurs  
Pleurs des tiens  
Pleurs dans tout le pays  
Pleurs au-delà des frontières  
Pleurs au-delà des mers.

Geneviève Geneviève quel fut ton  
chemin, ton destin ?  
A l'aube de ta vie ta maman s'en va  
Tu n'as pas cinq ans  
La vie sans elle  
Déjà être forte pour ton papa Geneviève

Soudain la Bête à l'horizon  
Elle avance foudroyante  
Villes abandonnées  
Pays vidé  
Toi Geneviève dans la foule qui fuit  
éperdue  
Tu n'as pas vingt ans

Un village  
Réfugiés massés sur la place  
Immobiles muets  
Sort du presbytère un prêtre  
en soutane  
Hors d'haleine  
Ecoutez écoutez  
Grande nouvelle  
A la radio  
La voix d'un général  
Il dit « le combat continue »  
Son nom ?

Temps suspendu  
De de  
Il se souvient  
De Gaulle  
Ta grand-mère bouleversée Geneviève  
« Monsieur le Curé  
C'est mon fils ! C'est mon fils ! »

Quatre mois en Bretagne occupée  
Mort de ta grand-mère  
A son enterrement tout le pays  
En silence  
Gendarmes qui rendent les honneurs  
    à la mère du général de Gaulle  
Défilé devant la tombe  
Pas de fleurs  
Cailloux blancs  
Tous disparus le soir  
Cachés au secret des maisons  
Quelqu'un furtivement prend un cliché

Emporté bien plus tard  
Au péril de l'ennemi  
Au péril de la mer  
Arrivé en Angleterre  
Remis au Général de Gaulle

Geneviève tu rentres à Paris  
Bientôt la résistance  
De cette époque une autre photo  
Toi en robe claire pipe en main  
Air de bonheur  
Qu'est-ce à dire ?  
Bonheur de résister  
Tu es libre  
Sûre de toi  
Tu défies la Bête

Dans ton dernier livre Geneviève  
Tu cites Sophocle :  
« Roi, prends garde au désespoir  
de la jeunesse ! » (1)  
Ce désespoir tu l'as connu  
La résistance en est issue  
Par elle tu as retrouvé  
« L'honneur de vivre » (2)

Vient la catastrophe  
L'arrestation  
Elle fond sur toi

Face aux bourreaux  
Te tient inflexible  
L'honneur de vivre

Au camp  
Te tient inflexible  
L'honneur de vivre

Presque aveugle couverte de plaies  
A bout de force  
Ta grâce intacte  
Toi-même symbole pour tous  
La France

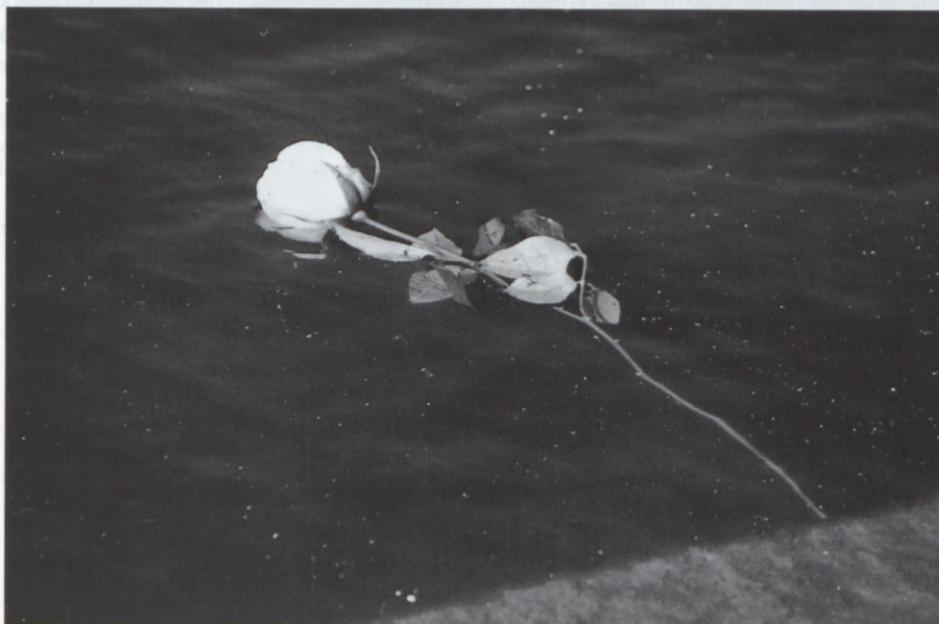
Disparue au bunker  
Tu hantes nos pensées  
Le ciel croule sous nos prières

Un demi-siècle après  
Ton courage pour écrire  
« La Traversée de la nuit »  
De ce que tu as vécu là  
Au bunker  
Nous ne savions rien  
Presque rien  
Sois en remerciée Geneviève  
Eternellement.

Jacqueline Pery d'Alincourt  
N° 35243

(1) *Le Secret de l'Espérance*, Ed. Fayard, 2001.

(2) Titre d'un livre de Robert Debré.



#### *A Ravensbrück : à toutes nos compagnes.*

(Photo Claire Petit)



Photo communiquée par Marianne Pfeiffer, de Strasbourg.

### **Madame Madeleine WALCH, Ancienne gouvernante de Geneviève**

Lors de la rencontre de 1978 en Alsace, Geneviève avait fait signe à son ancienne gouvernante alsacienne, Madame Madeleine Walch, qui était venue la rejoindre à Thann, pour leur plus grande joie à toutes deux ! Geneviève et Madeleine Walch étaient restées profondément attachées l'une à l'autre depuis que Madeleine, alors Mlle Stutzmann, était venue en Sarre s'occuper des trois petits de Gaulle qui venaient de perdre leur maman. Leur père, Xavier de Gaulle, était en effet ingénieur des mines en Sarre en ces années vingt et Madeleine fut pour ces petits une véritable mère.

En 1978, 53 ans avaient passé depuis les cinq ans de Geneviève et leurs liens d'affection réciproque étaient toujours aussi vifs. La famille Stutzmann, de Buhl, près de Guebwiller, était passionnément patriote et la réoccupation de l'Alsace par les Allemands fut pour eux un calvaire. Après la coupure de la guerre, les retrouvailles furent marquées de tristesse et les liens entre les deux familles se resserrèrent encore. Geneviève apprit qu'en 1944 une des sœurs de Madeleine, qui tenait le presbytère de son frère prêtre, avait été sauvagement assassinée par la Gestapo venue arrêter son frère sans le trouver. Ce matin-là de bonne heure, le Père Stutzmann finissait de dire sa messe à l'église quand un voisin vint en courant le prévenir que la Gestapo emmenait sa sœur. Il eut le temps de se cacher chez l'instituteur. On retrouva le corps de sa sœur, un mois après, dans un bois. Le Père Stutzmann s'engagea dans

## **Une grande figure de l'humanisme contemporain**

Notre amie, notre camarade de Ravensbrück, vient de nous quitter. Elle laisse un grand vide à toute la déportation, mais aussi l'exemple d'une vie lumineuse, exceptionnellement riche. Comment faire percevoir le sens d'une telle existence enracinée dans l'expérience douloureuse d'un camp de concentration nazi ? Il faut souligner la véritable authenticité de Geneviève, qui est demeurée une femme chaleureusement humaine tout au cours des différentes étapes de sa vie.

Evoquons d'abord la résistante, puis la déportée qui a touché le fond de la misère humaine quand, gravement malade, elle ne peut plus tenir le rythme de travail imposé par le SS dans son atelier et elle est durement battue. Mais elle est alors sauvée par la solidarité du camp, puis par son nom alors que les nazis découvrent qu'elle peut servir de monnaie d'échange.

Son nom, elle en est fière, mais elle l'utilise pour se faire le défenseur des plus

démunis en qui elle reconnaît les souffrances et les humiliations qu'elle a subies à Ravensbrück.

Geneviève a été aussi une épouse et une mère heureuse. A ses camarades survivantes, elle a donné l'image d'une simple femme épanouie, une « revivante ». C'est elle qui un jour m'a dit : « pour nous les femmes, c'est souvent en donnant la vie que la vie nous a été rendue ».

Sous une apparence de grande fragilité, elle possédait la force de sa foi en l'Homme, une ténacité, qui ne cérait jamais et elle incarnait cette espérance dont elle était en quête et qui était nourrie par la fraternité partagée dans l'action.

**Marie-José Chombart de Lauwe**  
*Présidente de l'Amicale de Ravensbrück*  
*Présidente de la Fondation pour la*  
*Mémoire de la Déportation*

## **La déportation vers Ravensbrück**

A la mi-janvier 1944 grand rassemblement à Fresnes des prisonnières politiques. Geneviève de Gaulle est des nôtres car arrêtée en juillet 1943 elle y est internée. Nous retrouvons à Royallieu – grand camp de rassemblement de Compiègne – entre autres Mme Tillion, Mlle Tallet d'Angers et toute la famille Renault...

Joie d'être en quasi-liberté. Enfin nous pouvons mettre des visages sur les voix entendues à Fresnes, dont celui de Geneviève.

La veille du départ, au cours d'un grand appel nominal, se déclenche un chahut monstrueux au nom de Geneviève de Gaulle qui, par bravade, fume ostensiblement sa pipe.

Le 31 janvier à l'aube, départ pour l'Allemagne, de ces 954 femmes qui formeront le convoi des « 27000 » où Geneviève deviendra le *Stück 27372*. Quarantaine au block 22. Le temps est occupé par diverses conférences, la chorale de Compiègne y participe.

Dans le dortoir, le soir, souvent de son côté, Geneviève organise une prière.

Bientôt, arrive le temps des corvées de travaux : sable, transport dans des wagonnets, etc. Geneviève y apporte sa bonne humeur et son entrain. Elle subit exactement le même traitement que nous malgré un état de santé qui se détériore chaque jour : cœur, yeux. A chaque arrivée de convoi venant de France, elle venait accueillir les nouvelles compagnes avec chaleur et réconfort, soutenue par sa foi religieuse et son incroyable confiance en la victoire.

Puis ce sera le terrible épisode qu'elle vivra dans le *Bunker* (prison du camp) relaté dans son poignant récit *La Traversée de la nuit* (1).

**Marie-Claire Jacob**  
**Françoise Robin**

Avec l'aimable autorisation de  
*La Lettre de la Fondation de la Résistance*  
(n° 28, mars 2002)

(1) Ed. du Seuil, 1998, 60 p.

l'Armée de Libération et parvint jusqu'à Berchtesgaden.

Le jeune mari d'une autre sœur Stutzmann s'engagea aussi dans l'Armée de Libération et fut tué au combat.

Geneviève aurait été heureuse de ce modeste hommage rendu à Madeleine Walch et sa famille.

A. P.-V.



# RÉSISTANCE ET DÉPORTATION

Geneviève n'avait pas 20 ans quand la France a succombé sous la ruée de l'armée allemande en juin 1940. C'était une jeune fille grave et réfléchie, dont l'enfance et l'adolescence avaient été marquées par des épreuves. Elle avait perdu sa mère à l'âge de 4 ans 1/2 et sa jeune sœur de 17 ans quand elle-même en avait 18. Sa famille habitait alors en Sarre où son père Xavier de Gaulle, l'aîné des de Gaulle, était ingénieur des mines. Geneviève avait 13 ans quand Hitler prit le pouvoir en 1933, mais depuis plusieurs années déjà, la montée du nazisme était sensible en Sarre, et la menace se précisait. Xavier de Gaulle, qui s'entretenait souvent des problèmes généraux avec sa fille, lui donna à lire *Mein Kampf*. Geneviève et sa sœur étaient pensionnaires chez des religieuses de Metz et elles allaient souvent chez leur oncle Charles alors en garnison à Metz. Là aussi, malgré la détente joyeuse des jours de congé, les conversations étaient graves. En Sarre, les exactions des jeunes voyous nazis qui s'en prenaient, entre autres, aux résidents français, restaient impunies et en 1935, le rattachement de la Sarre à l'Allemagne fut fêté dans un déferlement de croix gammées triomphantes.

En septembre 1939, c'est la guerre. Geneviève est en Bretagne avec sa famille, à Paimpont, lorsque le 17 juin 1940 elle entend la voix chevrotante du maréchal Pétain annoncer que la France va déposer les armes. Elle ne peut pas croire que ce soit le « vainqueur de Verdun » qui parle. Elle s'exclame : « Ce n'est pas le maréchal, c'est un type de la cinquième colonne, un traître, un type qui se fait passer pour le maréchal Pétain et qui a pris les commandes de la radio... »

— « Hélas », dit simplement son père (1).

Pour tous les de Gaulle, c'est immédiatement le refus radical de l'inacceptable. Le lendemain 18 juin, le camp de Coëtquidan, où le père de Geneviève est mobilisé comme officier de réserve, commence à se replier et la famille de Xavier de Gaulle suit le mouvement, y compris la grand'mère de Gaulle, déjà bien malade. Arrivé à Locminé dans le Morbihan, ils stationnent sur la place avec un groupe de réfugiés quand le « recteur » sort en courant du presbytère où il vient d'écouter la radio de Londres. Emu, il annonce aux réfugiés qu'un général français vient de déclarer solennellement que le combat se poursuivait, qu'il restait d'immenses ressources, que ... que ... Un officier l'interrompt pour lui demander s'il avait entendu le nom de ce général. « Je

crois qu'il s'agit d'un certain de Gaulle », dit le curé.

« Ma grand'mère écoutait », dit Geneviève (2), « ses grands yeux noirs fixés sur cet homme qui gesticulait et qui, surtout, ne savait absolument pas à qui il s'adressait. Elle s'est mise alors à lui tirer la manche, et elle lui répétait : « Monsieur le Curé, mais c'est mon fils, c'est mon fils que vous venez d'entendre ! »

Quand Madame de Gaulle meurt à Paimpont un mois plus tard, le 16 juillet 1940, la censure allemande ne laisse pas passer, dans l'avis de décès paru dans l'*Ouest Eclair*, que son nom de jeune fille, Jeanne Maillot. Et pourtant de très nombreux inconnus des alentours viennent à l'enterrement. Au cimetière, un détachement de gendarmerie de Plélan-le-Grand rend les honneurs devant le cercueil.

Le fils de cette petite femme toute en noir accomplira la mission qu'il s'est donnée le 18 juin 1940 : le redressement militaire et civil de la France, auquel Geneviève et tous les membres valides de la famille de Gaulle participeront.

\*\*

« Les premiers actes de résistance que j'ai pu accomplir », confiera Geneviève en 1972 à l'hebdomadaire d'André Frossard *En ce temps-là de Gaulle*, « sont semblables à ceux de bien des Français ... Ils

étaient symboliques, ridicules, j'ose à peine les mentionner ». Geneviève arrache des affiches allemandes, découpe des petites croix de Lorraine, enlève un fanion à croix gammée qui se trouvait sur un pont, commence à imprimer des tracts et distribue des photos du général de Gaulle. Mais bientôt, avec sa tante Madeleine de Gaulle, elle fait partie du groupe du colonel de la Rochère en liaison avec les résistants du *Musée de l'Homme*. Puis ce sont des missions qui l'emmènent jusqu'en Espagne et dans un des tout premiers maquis de Haute Savoie où elle rencontre Hubert Viannay — c'est sans doute par lui qu'elle entre en contact avec le mouvement *Défense de la France*.

Le 16 juillet 1942, Geneviève habite encore chez sa tante Madeleine qui, ce soir-là, a invité quelques amis à dîner. Elle se souvient : « Nous étions à table depuis un bon moment lorsqu'une ambulancière de la Croix-Rouge, que ma tante avait invitée, arrive très en retard. Elle revenait du Vélodrome d'Hiver où elle avait assisté, impuissante comme d'autres membres de la Croix-Rouge, à cette ignoble rafle décidée par les nazis. Des milliers de Juifs sont arrêtés ce jour-là. Elle commence à raconter ce qu'elle a vu ... Des familles parquées, la détresse des enfants ... On avait tous la gorge serrée, on ne pouvait plus parler et moi j'avais honte, je me sentais de plus en plus déterminée à continuer dans la Résis-



Au Struthof en 1995. Toutes résistantes, toutes déportées.

De gauche à droite : Paulette Charpentier, X, Marianne Pfeiffer, Mathilde Brini, Denise Vernay, Annette Chalut, Geneviève. - Assises : Jacqueline Pery, Christiane Rème.

## Résistance et Déportation (suite)

tance. Parmi nous, il y avait un ménage assez jeune, ils avaient quatre enfants. C'étaient de bons « cathos pratiquants ». Ils ont dit gentiment : « Oui, c'est triste mais ce sont des Juifs. » Ils ne se rendaient pas compte, mais ils avaient déjà commis le « crime ». Ce soir-là, j'ai acquis la conviction qu'il fallait combattre par tous les moyens y compris aller jusqu'à donner sa vie. Je peux dire qu'on n'avait qu'un seul droit : celui de résister (3).

Geneviève distribue des paquets entiers de *Défense de la France*. (La petite librairie

à prier régulièrement, lisant même des psaumes à une voisine. Les jours passaient « dans une sécurité honnête », écrit-elle, jusqu'au moment du départ en Allemagne. Elle poursuit :

« Nous étions prêtes à tout, semblait-il, au départ. Mais pas à cette vision de détresse dans une nuit d'hiver : les baraqués silencieuses et sombres alignées dans la neige, et sur une place, sous la lumière des projecteurs, quelques femmes au crâne rasé, en robe rayée avec de mornes regards dans des faces passives. Assaut de misère tout à coup. Et comme un plan de dégradation

j'allais travailler avec les autres : douze heures aux terrassements. Impossible de relâcher plus de quelques secondes le rythme de la pelle. Tenir encore cinq heures, quatre heures, une heure jusqu'à la sirène de la fin.

Au retour dans les baraqués, une foule compacte assiégeait les bidons de soupe, les lavabos, les dortoirs. Lutter pour conquérir sa ration de famine, pour se laver, s'étendre. Autour de moi des femmes atteignent le fond de la déchéance, voleuses, vicieuses. Des révoltées. Et celles qui acceptent et se laissent mourir.

Reproduction réduite du n° 35 de « *Défense de la France* »

# DEFENSE DE LA FRANCE

EDITION DE PARIS

5 JUILLET 1943

N. 35

JOURNAL FONDÉ EN JUILLET 1941

"Je ne crois que les histoires dont es témoins se feraien égorgier."

(PASCAL)

de l'avenue de Villars près de l'appartement de sa tante ne reviendra pas de Ravensbrück.) Pour ne pas compromettre sa famille, elle prend une chambre de bonne et une fausse identité. Elle choisit aussi un pseudo, « Gallia », pour écrire deux articles sur le général de Gaulle dans le journal clandestin de *Défense de la France*. Le premier paraît dans le n° 34, daté du 20 juin 1943. Le titre est simplement « Charles de Gaulle ». L'article est admirablement écrit, plein de vigueur et riche d'informations inédites.

Un mois après, le 20 juillet, elle tombe dans la sourcière de la librairie *Au vœu de Louis XIII*, rue Bonaparte à Paris. Cinquante jeunes camarades y sont arrêtés au fil de la journée. C'est l'affreux Bony, de la bande Bony-Lafon, qui est là en personne, et dans l'arrière-boutique de la librairie, il ne se prive pas de la frapper. Livrée à la Gestapo le soir-même, Geneviève connaît les durs interrogatoires, la cellule surpeuplée de la prison de Fresnes, puis, en fin janvier 1944, Compiègne et Ravensbrück.

\*\*

Nous avons toutes connu les épreuves de Ravensbrück, à des degrés divers, selon les lieux, selon les périodes. Geneviève a écrit dès son retour en 1945, dans le livre collectif paru en 1946 aux Cahiers du Rhône (4) sous le titre *Ravensbrück*, un article où elle dévoile la blessure profonde et définitive qu'elle a rapportée du camp. Le texte a pour titre « Prier ». Geneviève y décrit ses six mois passés dans une cellule bondée de la prison de Fresnes, où, grâce à une bible reçue dans un colis, elle arrivait

## DE GAULLE ET L'INDÉPENDANCE FRANÇAISE

DANS un article récent, nous avons essayé de faire mieux connaître la personnalité du général de Gaulle. Deux ans de propagande allemande dont nous sommes TOUS imprégnés n'ont pas été sans porter leurs fruits. Il importe donc de dissiper un certain nombre de préjugés absurdes. Le plus répandu peut-être est

à la condition que cette victoire soit aussi la sienne. Elle a pris depuis 1500 ans l'habitude d'être une grande puissance, et tient à ce que tous, et d'abord ses amis, veuillent bien ne pas l'oublier..

Par la suite, même dans les heures les plus difficiles les plus douloureuses, comme après Mers-el-Kébir, de Gaulle a su dire les paroles que quelqu'un devait

Second article publié par GALLIA

entrevu où Dieu même ne pénètre qu'extérieurement comme en enfer.

Les premiers jours avaient été de stupeur. La servitude, l'abjection, la mort lente, était-ce possible ? Le soir sur une demi-paillasse, en grelottant, j'essayais de prier. Quelques-unes disaient leur chapelet dans un coin du dortoir : comme des enfants perdus qui crient maman dans le noir et rien ne répond. Ils sont seuls. Paix dérisoire d'une cellule close. Et cependant alors aussi des hommes et des femmes marchaient, tête baissée avec des regards indifférents, vers le désespoir. Ils avaient froid et faim, ils travaillaient traqués comme des bêtes, battus, mordus, avilis, livrés aux exercices de la science allemande, mourant de misère, suppri-més par milliers dans les chambres à gaz, brûlés pour récupérer leur graisse et leurs cendres. Cela avait existé pendant des mois et des années. Et j'avais prié en sécurité dans ma cellule. Fallait-il fermer les yeux et prier maintenant ? Le jour

Prier ? Et où trouver des mots pour Dieu dans cette misère ?

Que prient ceux qui ont le temps, dans le silence. J'ai les oreilles et la bouche pleines d'une clamour de désespoir. Dirai-je que ce temps n'est qu'une épreuve ? Qu'ils le disent sur leurs prie-Dieu et dans leurs églises. Ils n'ont pas vu les yeux des bêtes traquées. On ne répond pas par des bénédictions au désespoir.

Où est-ce Seigneur ? où passe-t-elle pour aller jusqu'à vous, cette voie issue de la plus immense misère ? Sommes-nous exclus du monde des saints, nous qui luttons dans la faim et la vermine, la crasse et la fatigue, nous les déchus, les plus pauvres gens ?

Je dis nous. Je veux dire nous. « Tu peux te sauver, dit une voix. Il suffit de dire oui. Tu peux prier. Accepte et vas en paix.

— Je ne veux pas. Je réponds que je ne veux pas. Il n'y a pas de salut sans mes frères. La prostituée à côté de moi, et l'autre qui a volé mon pain hier, et ces vieilles femmes au teint terne : elles sont à moi, elles sont miennes. J'y tiens, je ne m'en séparerai pas. »

(...)

Geneviève a tenu parole. Fidèle jusqu'au bout à la grande fraternité des camps, elle a, de surcroît, pris en charge les plus démunis de notre pays, de 1960 jusqu'à sa mort.

Anise Postel-Vinay      Germaine Tillion  
« Danielle » 24565      Kouri 24588

(1) Interview de la journaliste Caroline Glorion in *Geneviève de Gaulle Anthonioz*, Ed. Plon 1997.

(2) Id.

(3) Id. Caroline Glorion.

(4) Ravensbrück. Ed. La Baconnière. Neuchâtel. Suisse. 1946.

*Les camarades qui souhaiteraient recevoir les deux articles complets publiés par Gallia peuvent s'adresser directement à Charlotte Nadel.*

## Geneviève de Gaulle Anthonioz :

### Son hommage à Jeanne d'Arc

Geneviève de Gaulle Anthonioz avait accepté de présider, en 1997, les fêtes de Jeanne d'Arc à Orléans. Yvette Kohler, présidente de notre A.D.I.F. et section F.N.D.I.R. du Loiret, déléguée de l'Association nationale des anciennes Déportées et Internées de la Résistance (A.D.I.R.) Loiret-Centre, nous a adressé cet extrait de son allocution :

« Jeanne d'Arc, qui, il y a 568 ans, a libéré votre ville, "ne prenait son parti de rien" disait Péguy. Elle avait montré le chemin aux résistants de 40 : c'est le refus de l'inacceptable. Beaucoup s'en accommodent, d'autres font face, parce que l'honneur de vivre est en jeu. Je n'ai jamais entendu aucune de nos compagnes regretter le choix de la Résistance. Oui, comme Jeanne, elles étaient l'âme de la France, cette part modeste mais inflexible qui refuse les lâches abandons ».

(...) « L'Homme, c'est-à-dire tous les hommes, les plus pauvres, les humiliés, les sans droits, les exclus, sans eux, nous ne pouvons assumer l'héritage de Jeanne d'Arc, de la Révolution, de la Résistance, de la Déclaration universelle des droits de l'Homme » (...)

Communiqué par notre déléguée pour le Loiret

Yvette Kohler,

(avec l'aimable autorisation de *Le Déporté* n° 529, fév.-mars 2002)



## Geneviève à Fresnes



Arrêtée en juillet 1943, Geneviève fut enfermée à Fresnes et demeura six mois dans la section des prisonnières politiques, cellule 420.

Elle faisait partie du mouvement *Défense de la France*. À Fresnes, elle se trouva d'abord dans sa cellule avec deux autres femmes.

L'une, Mariette Grenson jeune femme belge, spécialiste des marathons de danse avec son mari. En zone libre celle-ci fut arrêtée par la police de Vichy et incarcérée au camp de Rivesaltes d'où elle s'évada et revint à Lyon où elle entra dans la résistance. Arrêtée de nouveau, elle fut enfermée à Montluc puis transférée à Fresnes.

L'autre, une jeune Parisienne travaillant dans un centre d'équipement allemand, arrêtée pour vol, mais surtout prostituée par ses parents et torturée pour rapport insuffisant.

Le 19 octobre 1943, je devins la quatrième. Je venais de la cellule 40 où pendant seize jours j'étais restée au secret. Le 19 octobre je suis donc montée et poussée dans cette cellule 420. Devant moi trois prisonnières assises l'une sur le lit, les autres sur des paillasses. Je suis figée de timidité. Après un temps de silence et d'observation, l'une d'entre elles me dit « bonjour », me demande mon nom puis me donne le sien : Geneviève de Gaulle. Je suis stupéfaite et encore plus comblée par sa chaleur et son sourire très détendant. Pas de questions entre nous. La parole discrète reviendra plus tard et j'apprendrai à mots couverts ce qu'est chacune. Deux de mes compagnes

sont de la Résistance. Geneviève *Défense de la France* et autres activités, Mariette groupe de Lyon et moi l'*OCM* et *Défense de la France*, ce qui crée un lien supplémentaire entre Geneviève et moi, mais nous n'allons pas plus loin dans la connaissance pour l'instant.

On me propose alors le lit que je refuse mais devant l'insistance du trio je finis par accepter, saisie de leur gentillesse, et la « petite » descend sur une paillasse tandis que je m'installe sur mon lit royal !

Peu à peu je m'insère dans la vie des autres, dans cette vie où l'intimité n'existe pas. Heureusement Geneviève par sa gentillesse amicale m'aide à me redresser.

La population de la cellule s'accroît peu à peu. Nous serons sept et parfois les gardiens ouvrent la porte pour nous donner de l'air. L'arrivée des autres me permet de découvrir le pot aux roses : c'est sur le lit qu'on dort le plus mal, il est donc offert à la dernière venue, les paillasses étant plus appréciées. Dans un rire les illusions sur la générosité de chacune s'envolent vite.

Les journées passent monotones et il fait froid. Quelques parties de belotes avec des cartes découpées et dessinées grossièrement.

Geneviève, la plus ancienne de la cellule, recevait quelques colis et lettres. Parfois dans le linge qui repartait chez elle, elle tentait de glisser dans les ourlets des mésanges, mais ce fut en vain.

L'atmosphère était paisible. Recevant quelques colis, elle avait des « richesses »

entre autres une bible et un livre de poèmes. Le tuyau d'eau des cabinets s'avéra un interphone précieux avec la cellule attenant à la tinette ! Cet arrangement permettait à Geneviève de faire aux voisines en même temps qu'à nous la lecture des psaumes qu'elle aimait tant ! ou de réciter des poèmes et de partager la beauté des textes.

Nous étions donc nombreuses, toujours trois politiques, les nouvelles des droits communs. La première arrivée s'annonça comme « femme électrique » à Luna Parc, mais nous ne sommes pas à quoi correspondait son rôle.

L'autre était complice d'une bande de cambrioleurs ; mais un jour leur piste s'égara et les emmena à dévaliser des agents de la Gestapo ! Leur équipée se termina à Fresnes et pour elle la cellule 420. Couverte de morpions elle était arrivée très court vêtue à la suite d'une désinfection sévère de ses vêtements. Mais elle ne s'avoua pas vaincue et de suite entama la séduction du policier qui l'interrogeait et chaque jour nous suivions les progrès de ce travail. C'était un petit théâtre qui nous faisait rire. Elle parvint à ses fins et partit avec l'homme de ses rêves.

La dernière jeune et belle était Khmer, de mère cambodgienne chrétienne et d'un père officier français qui vivait avec femme et enfants comme légitimes. Au moment de la guerre il renvoya sa famille en France dans les Pyrénées où ils furent repoussés. Pour les deux aînés, Pierrette et son frère, ce fut la prostitution à Paris. Elle fut arrêtée avec son patron bijoutier. Pierrette se prenait pour une réincarnation d'une prétresse de Bouddha. Médium et voyante extra-lucide, elle était également guérisseuse. Mariette était malade et souffrait.

## Geneviève à Fresnes (suite)

Pierrette lui proposa de la soulager. Après une préparation par un temps de concentration intense, elle lui imposait les mains sur la partie souffrante et « on » envoyait un courant de chaleur ou d'électricité plus ou moins long. Mariette sortait soulagée de l'épisode et Pierrette exténuée, mais grâce à nos soupes que nous lui donnions, elle récupérait des forces. Nos soupes insipides nous servaient aussi pour des bains de pied chauds.

A Geneviève et moi elle nous annonça des dons de médiums mais malgré nos « aoum » répétés rien ne se révéla sinon des crises de fous rires.

Un jour, la porte s'ouvrit et entra un officier qui me demanda de le suivre dans la galerie. Je crus à un agent de la Gestapo. Nous ne l'avions jamais vu : il se présenta comme l'aumônier : M. l'abbé Steiner ayant succédé à l'abbé Stock récusé par la Gestapo. Il me donna des nouvelles de ma famille et une photo qu'il sortit de son étui à lunettes. Après quelques échanges, il ajouta *Je vous demande pardon pour mon peuple*.

Par la suite il vint nous voir pour nous confesser et nous communier, s'occupant de la formation de Pierrette perdue dans différents courants religieux, sa vie chrétienne, le bouddhisme et le culte de Ste Rita. Geneviève et moi participions à cette instruction. L'abbé Steiner nous avait apporté des livres. Le jour de Noël grâce à lui nous avons eu une messe dans une cellule où nous avons pu nous rassembler.

Dans la journée vers les 3 heures de l'après-midi, des coups dans le mur sont le signal de la récitation d'un chapelet collectif pour celles qui le désirent.

Le matin, dès le jour levé, s'élevaient les appels des unes aux autres que nous lancions du vasistas où mains et orteils avaient un rude effort pour s'agripper. A la moindre sentinelle nous chantions de suite « *Il court, il court le furet, le furet des bois mesdames...* » le silence retombait de suite.

Geneviève avait une de ses tantes dans la prison et dans tous ses appels il y avait l'angoisse, la tendresse, la vie. Grâce à un talus qui enclosait la prison de notre côté, qu'on appelait « la campagne », nous avions des échos des événements extérieurs : des familles se hasardaient à chercher à voir les leurs, courant le risque, ce qui arriva, d'être abattues par une sentinelle.

Pierrette se dédoublait pendant le chapelet et nous annonça pendant la prière ce qui se passait en Italie.

Un jour, vers octobre, Pierrette annonça à Mariette un interrogatoire et une violente émotion. Le lendemain matin, très tôt, les gardiens vinrent chercher Mariette pour la conduire rue des Saussaies. Elle ne revint que tard le soir, nous étions très inquiètes. Elle était épaisse et bouleversée. Son inter-

rogatoire avait été mené par son chef de réseau qui avait trahi leur groupe. Il fut exécuté très vite par la suite.

Un jour, je reçus de mes parents un colis où la grande surprise était un livre de chansons populaires ou scouts. *Jeunesse qui chante*, merveilleux trésor en prison. Je savais déchiffrer et Geneviève et moi, le soir, nous chantions pour les autres les chants qu'elles choisissaient. Ces soirées chantantes nous amenaient souvent à des nuits de punition sans paillasse mais ... les chants reprenaient les jours suivants.

Puis vint l'épisode de la robe de chambre que je reçus, superbe robe de chambre en laine des Pyrénées rose pâle, longue et très laineuse que nous nous partagions. Geneviève et moi avions des peaux à puces et étions dévorées avec des plaies qui impressionnèrent nos gardiens au cours d'une fouille totale, c'est dire que nous étions toutes nues. Nos camarades étaient indemnes et ce fut la robe de chambre qui devint un piège à puce et nous soulagea toutes les deux. Je commençais la séance et tuais les puces prises dans les poils épais de la laine et m'arrêtai à cinquante puces. Geneviève me succéda et s'arrêtait au même score. Puis mon vêtement redevenait couverture.

## ❖ ❖ Arrivée de Geneviève à Ravensbrück ❖ ❖ Son sauvetage par des camarades étrangères

J'étais au camp de Ravensbrück depuis octobre 1943, avec Germaine Tillion et les « 24000 » lorsque nous vîmes arriver, au début de février 1944, l'immense convoi des « 27000 ». Entassées dans le Block 26 dont on avait bouché les fenêtres aux trois-quarts avec des planches, les femmes, épuisées par l'interminable voyage cherchaient à se repérer par l'interstice laissé par la barricade. De notre côté, « Kouri » et moi, tenues à bonne distance par les *Lagerpolizei*, cherchions à entrer en contact avec les nouvelles arrivées. Apparut alors en haut des planches le visage pétillant de malice de la maman de Kouri, criant à sa fille : « Voyage exaltant, Cologne, Düsseldorf, Elberfeld, en ruines ! La fin de la guerre est proche ! » Très vite, nous sûmes que Geneviève de Gaulle se trouvait dans ce grand transport de Françaises enjouées et courageuses. Du Block 26, elles disparurent dans les Block de quarantaine, mais un jour, le bruit courut que Geneviève de Gaulle allait parler de son oncle dans le *Waschraum* du Block 26... Enfin nous allions savoir qui était ce général de Gaulle qui représentait tant pour nous et dont nous ne savions rien. J'aperçus alors, par-dessus la marée des têtes, juchée sur un tabouret – qui préfigurait peut-être le « perchoir » où, 53 ans plus tard, Geneviève allait fasciner les membres de notre Assemblée Nationale – une petite silhouette très maigre, au visage déjà gris

Les jours passaient et nous savions que notre départ approchait au moins pour Mariette, Geneviève et moi. La coupure avec les autres s'avéra difficile.

En janvier 1944, on vint nous chercher. Toutes les partantes sont rassemblées dans la galerie au rez-de-chaussée et pour la nuit nous sommes entassées dans des cellules. Tôt le matin nous sommes de nouveau rassemblées dans la galerie. Geneviève et moi sommes toujours ensemble. L'abbé Steiner manifestement bouleversé vient nous donner sa bénédiction et l'absolution ; nous chantons une vibrante *Marseillaise* et disons au revoir à celles qui restent avant de sortir et rejoindre le car qui nous emmènera à Compiègne.

Le vécu dans la cellule de Fresnes, la cellule et sa population bigarrée, n'était-elle pas une première initiation au camp de Ravensbrück ? Notre cellule était restée amicale malgré la disparité de ses occupantes. La chaleur et le sourire de Geneviève, l'amitié donnée à chacune y était pour beaucoup. Pour moi elle avait un peu vaincu mon appréhension de la vie commune.

Thérèse Grospiron-Verschuren  
(Thérésou 27425) Beauvais

des prisonnières de Ravensbrück. Voix assurée, exposé d'une clarté parfaite prononcé dans une langue française pleine d'aisance, Dieu ! comme cette camarade nous a fait du bien ! Le général de Gaulle était encore dix fois mieux que nous ne l'imaginions ! J'ai revu ensuite plusieurs fois Geneviève, chaque fois plus fatiguée, malade, puis je l'ai perdue de vue. A la fin d'octobre, j'ai appris qu'elle avait disparu au Bunker d'où nous pensions qu'elle ne sortirait que pour être exécutée.

Ce n'est qu'après la guerre que j'ai appris comment, pendant cet été 1944 où elle était si mal, des camarades étrangères lui ont sauvé la vie. Ces camarades étaient mes propres amies de camp et je n'ai rien su de leur courageuse action ! On savait se taire dans un camp comme Ravensbrück !

(Tout récemment encore, Geneviève m'a demandé de consacrer, un jour, une page de notre bulletin à l'aide que quelques étrangères avaient accordée aux Françaises. Le moment en est tristement venu.)

Il faut dire que les premières Françaises arrivées à Ravensbrück en avril 1943 furent en but à l'hostilité méprisante de beaucoup de Tchèques et de Polonaises. Elles accusaient la France d'avoir signé les accords de Munich et d'avoir abandonné la Tchécoslovaquie et la Pologne à Hitler. (Et nous qui

étions justement anti-munichaises !) Mais ces ressentiments ont fini par s'estomper et surtout, il demeurait parmi ces déportées étrangères, des femmes qui étaient restées, envers et contre tout, passionnément attachées à l'image de la France.

Parmi elles, une jeune fille, Vlasta Stačhova, qui travaillait à la *Bauleitung*, bureau de la construction des bâtiments, Kommando privilégié où elle pouvait se procurer un peu de lait, du pain et où elle disposait de papier et d'encre. Dès l'arrivée des premières Françaises, en avril 1943, les « 19000 », Vlasta vint en aide à plusieurs d'entre elles, régulièrement, fidèlement. Quand elle connaît l'arrivée de Geneviève de Gaulle, elle se débrouilla pour la trouver et l'aider de son mieux. C'est elle qui, ayant appris le débarquement du 6 juin 1944 sur le poste de radio de son chef, courut en transmettre la nouvelle à Geneviève. (Vlasta avait le sens de l'histoire et avait reconstitué, sur un minuscule carnet qu'elle avait fabriqué, les principaux épisodes de l'histoire de France, de Vercingétorix à de Gaulle !)

En mai-juin, Geneviève travaillait dans l'affreux Kommando de la remise en état des uniformes SS qui arrivaient par paquets du front, puants, pleins de boue et de sang. Les détenues devaient en découdre les moindres pièces récupérables, poches, braguettes, etc. Le chef de ce Kommando était un SS particulièrement brutal et sadique que Geneviève vit tuer sous ses yeux, à coups de battoir à linge, une détenue qui avait commis le crime de laver sa culotte en même temps que des pièces d'uniforme. Geneviève souffrait alors d'une ulcération de la cornée qui la rendait presque aveugle et de plaies inguérissables d'avitaminose particulièrement mal placées. Travaillant de nuit, voyant très mal, elle était souvent battue. Ses camarades s'inquiétèrent et s'adressèrent à Vlasta. Comment arracher Geneviève à ce Kommando mortel ? Vlasta pensa à son amie Milena Seborova, « bande rouge » du Kommando des fourrures où l'on réceptionnait les vestes et manteaux de fourrure des victimes des SS de toute l'Europe. J'avais travaillé plusieurs mois dans ce Kommando dont Milena, grâce à son habileté souriante, avait fait un atelier tout à fait civilisé. Vlasta suggéra qu'elle cache Geneviève sous l'un des tas de peaux de lapin. Mais comment la faire affecter au Kommando des fourrures ? Le débarquement avait déjà eu lieu, Milena prit le risque de mettre le SS chef du Kommando dans le coup. Ce SS était plutôt bon enfant ; directeur d'un atelier de confection dans le civil, il avait été requis pour travailler dans la Société textile SS installée à Ravensbrück : « Herr Schmidt », lui dit Milena à un moment favorable, « nul ne sait comment peut finir cette guerre, mais il n'est pas exclu qu'un acte de charité que vous accompliriez aujourd'hui vous soit compté plus tard ». Et elle lui dit carrément que la

nièce du général de Gaulle était en grand danger dans l'atelier du sinistre SS Syl-linka. Il pourrait la réclamer comme couturière parisienne spécialement qualifiée en ne donnant que son numéro à *l'Arbeitseinsatz*. Notre SS Schmidt, bon catholique, s'exécuta et Geneviève put se reposer quelque temps sous les peaux de lapin de Milena. Je ne sus rien de tout cela, car je commençais alors une évolution tuberculeuse que la camarade communiste tchèque, médecin-chef du Revier, Zdenka Nedvedova, avait détectée en me radiographiant clandestinement. Les poils des fourrures sales du Kommando de Milena ne



« Germaine Tillion, au nom du Président de la République et en vertu des pouvoirs qui nous sont conférés, nous vous élevons à la dignité de Grand'Croix de l'Ordre National de la Légion d'Honneur ».

C'est en décembre 1999 que Geneviève de Gaulle Anthonioz, première femme élevée à la dignité de Grand'Croix de la Légion d'Honneur en février 1998, décorait Kouri.

valaient rien pour les poumons ; ce sont des camarades polonaises qui m'ont fait entrer dans la colonne du jardinage, où le chef SS du Kommando disposait de vingt femmes mais n'en faisait travailler que dix. J'ai pu sécher mon poumon au soleil entre les plates-bandes de sauges et d'asters qui garnissaient la petite déclivité entre l'« ancien » et le « nouveau » camp.

Mais un matin, chez Milena, on annonça une inspection générale des *Betriebe* par le grand chef SS Opitz, avec vérifications, fouille, etc. Vite, où cacher Geneviève ? Les Polonaises n'en voulurent pas ce jour-

là et dans l'urgence, il vint à Milena une idée géniale : il y avait un hangar où les SS n'entraient jamais, le hangar qui contenait tous les stocks pour les ateliers, car il était scrupuleusement géré par une communiste allemande redoutable en laquelle les SS avaient toute confiance. C'était Maria Widmayer. Celle-ci ne fut pas enthousiasmée par la proposition de Milena, mais après un rapide calcul politique, elle donna son accord. Quand Milena lui amena la maigre Geneviève, elle mit ses deux poings sur ses hanches et lui dit en guise de bienvenue : « Ach ! Tu es bien la première détenue non-communiste que je prends dans mon Kommando ! ». Mais Geneviève vécut là en toute sécurité jusqu'au moment où, le 3 octobre, elle fut soudain appelée en pleine nuit « nach vorne », comme elle l'a raconté dans sa *Traversée de la nuit* (1).

Parmi ces amies tchèques, je voudrais encore évoquer la merveilleuse petite Anicka Kvapilova qui, à Prague, travaillait dans la section musicologie de la Bibliothèque de la Ville. Au camp, grâce au matériel volé par Vlasta, elle confectionnait de ravissants petits livres où elle notait les chansons populaires de toutes les nationalités présentes à Ravensbrück. A nos anniversaires, Geneviève, moi-même et d'autres recevions un de ces jolis tout-petits livres, où le texte, les images et la musique des chansons étaient délicatement reproduits. A chaque fouille, Anicka démenageait en hâte la caisse qui contenait ses trésors.

Notre amitié avec ces camarades tchèques et polonaises qui nous ont tant aidées au camp a duré jusqu'à leur mort. A notre tour, au moment des graves difficultés politiques de leurs pays, nous les avons aidées de notre mieux, notamment par l'intermédiaire de l'ADIR. La fraternité des camps dont Geneviève parlait souvent n'est pas un vain mot et reste le charme de nos dernières années.

Anise Girard Postel-Vinay  
« Danielle » (24565)

(1) *La Traversée de la nuit*. Editions du Seuil, 1998.



*A Rome, en janvier 1982, Geneviève entre son époux Bernard et le Père Joseph.*

Photo ATD - Quart Monde

Geneviève de Gaulle Anthonioz avait confié à la revue *En ce temps-là Charles de Gaulle*, dirigée par André Frossard, le récit de sa sortie du camp de Ravensbrück et celui de son trajet vers sa libération à travers l'Allemagne, son arrivée en Suisse où elle retrouve son père.

## ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ APRÈS « LA TRAVERSÉE DE LA NUIT » ❖ ❖ ❖ ❖ ❖

A la fin de février 1945 on vint me chercher pour me conduire au bureau de la prison, où l'on me fit signer deux ou trois papiers dont je ne compris pas très bien la teneur. Puis on me fit passer dans le bureau de la Gestapo. Celle-ci avait ses services à l'extérieur du camp mais agissait aussi à l'intérieur grâce à ses indicateurs qui n'hésitaient pas à dénoncer, quand l'occasion se présentait, des SS ou des surveillantes.

### *Je ne suis plus un numéro !*

Je fus alors interrogée par un membre de la Gestapo très courtois dont l'interprète se montra charmante à mon égard, m'assurant qu'elle adorait Paris et la France. Le fait d'être, après trois mois de détention, appelée par mon nom et traitée poliment me fit presque défaiillir. Je dus à nouveau raconter mon arrestation, expliquer les détails de ma vie concentrationnaire, et signer des tas de papiers. Puis on m'annonça que j'allais quitter le camp. On me donna des vêtements civils, un manteau et une robe propres ainsi que des souliers de tennis blanc qui me surprirent beaucoup car le grand hiver n'était pas terminé et il y avait encore de la neige.

On fit venir vers moi une autre prisonnière. Elle était d'une extrême maigreur et elle vacillait de fatigue, ce qui était assez impressionnant. C'était une Américaine mariée à un Français, Virginia d'Albert-Lake. Je n'osais pas lui demander son âge. Je lui donnais environ soixante-dix ans. J'appris plus tard qu'elle en avait trente. Arrivée à Ravensbrück dans l'un des derniers convois, elle avait appartenu à un très mauvais Kommando qui était chargé, par les plus grands froids, de niveler un terrain d'aviation. Elle avait contracté le typhus.

### *Serais-je un otage ?*

J'appris par elle qu'il s'était passé des choses atroces dans le camp après mon départ. Les raisons de son transfert et du mien ne nous apparurent pas clairement. Il fallait les chercher, sans doute, dans le fait que les Russes n'étaient pas très loin. Des démarches avaient peut-être été entreprises en faveur de ma compagne américaine et j'avais dû être considérée comme un otage intéressant. Nous formions toutes deux ce

qu'on appelait un *sonder-transport*, c'est-à-dire un transport spécial. Deux SS et une surveillante étaient chargés de nous garder.

Nous fûmes acheminées vers la gare de Fürstenberg, qui était la localité la plus proche et nous prîmes le train pour Berlin où nous fûmes accueillies par les premières attaques aériennes alliées. Dans de telles circonstances, les Berlinois étaient poussés dans les couloirs du métro où ils n'étaient pas en sécurité. Nos deux SS, estimant avoir droit à de meilleures conditions de sauvegarde, réclamèrent l'autorisation d'utiliser les abris spéciaux pour SS. Je crois que nous avons été parmi les rares civiles – de surcroît étrangères – à pénétrer dans ces abris, qui étaient de véritables refuges souterrains avec cafétérias, dortoirs et salles de douche !



« *L'Observateur* », 14 janvier 1948.

La traversée de Berlin et les informations que je glanai ici et là me persuadèrent que la fin de la guerre était assez proche.

On nous fit prendre un train réservé aux officiers et aux soldats qui retournaient vers le front du Sud à l'issue de permissions ou des congés que leur avaient valu leurs blessures. Un wagon de première classe fut réquisitionné. Il comprenait six places et nous n'étions que cinq, mais nos deux SS n'avaient pas le droit de faire entrer qui que ce soit dans notre compartiment : en tant que prisonnières nous ne devions avoir aucune communication avec l'extérieur.

Malgré les consignes, nos gardiens ne purent s'empêcher d'accueillir dans notre compartiment un jeune officier d'aviation qui était couvert de décorations. Il portait notamment la croix de fer et il était considéré comme un as de l'aviation allemande. Il rentrait d'un congé pour blessures. Il apprit que nous étions des déportées et nous adressa la parole le premier. Les deux SS, qui étaient éperdus d'admiration pour lui, n'osèrent pas le contrarier et j'eus avec ce jeune homme une longue et étonnante conversation. Je profitai de la situation pour lui dire ce que je pensais du système concentrationnaire. Très fier de son pays, il chercha en vain à me persuader que les Allemands avaient, en dépit des apparences, gagné la guerre. N'étaient-ils pas entrés en vainqueurs dans toutes les capitales d'Europe ? Je lui rétorquai que les Alliés, eux, auraient certainement à leur actif deux capitales de plus, les Allemands n'ayant jamais pénétré à Londres et les Alliés allant bientôt prendre Berlin. Mon raisonnement ne plut guère à mon interlocuteur.

### *Oui, je suis sa nièce*

Après un voyage interminable, nous arrivâmes à proximité de Munich. Le train s'arrêta à une dizaine de kilomètres avant la ville. Nous dûmes descendre pour faire le trajet à pied. Munich n'était que ruines sous un extraordinaire clair de lune. Nous marchâmes à travers les décombres jusqu'au centre de la ville. Nous pûmes apercevoir, sur une place, la grande église « Marien Kirche » dont une tour était tombée sous les bombardements et dont l'autre se dressait vers le ciel.

On nous conduisit à la prison qui, elle, était restée intacte. On nous interrogea. Nous avions reçu la consigne de ne pas donner notre identité, mais la direction de la prison l'ignorait et voulut me faire remplir un questionnaire. Je refusai puis, après quelques instants de discussions très vives, je déclarai : « Tant pis, prenez vos responsabilités », et je donnai mon nom, qui fut sursauter la surveillante-chef :

– Comment ! de Gaulle ! Etes-vous parente du général ?

– Je suis sa nièce.

Nouveau haut-le-corps de la surveillante qui disparut un petit moment et revint pour me dire :

— Vous aviez raison de ne pas vouloir me donner votre identité. Faisons comme si je n'avais rien entendu.

C'est dire la confusion qui régnait à cette époque.

### Munich, Ulm, Stuttgart...

De la prison de Munich, on nous dirigea sur Ulm. Il nous fut impossible d'atteindre la ville, qui était sous les bombardements et en flammes. Nos SS nous firent descendre dans un village proche et réquisitionnèrent pour nous une chambre dans une petite auberge. Ce fut, après de longs mois, ma première reprise de contact avec la vie « normale ».

Nous avions, Virginia et moi, un vrai lit, un lit bavarois avec de grands édredons. Les SS avaient obligé la surveillante à dormir dans la même pièce que nous. Elle était furieuse de partager une chambre avec les êtres inférieurs que nous étions. L'un des SS se coucha en travers de la porte, l'autre dormit sur la table de la salle de l'auberge.

Le lendemain, nous traversâmes Ulm, qui avait été bombardée au phosphore et qui brûlait encore. C'était un spectacle affreux. Puis on nous emmena à Stuttgart. La prison ayant été détruite, on nous fit passer la nuit au poste de police, où un fonctionnaire du ministère de l'Intérieur vint nous trouver :

— Votre sort, nous expliqua-t-il, va être beaucoup amélioré dès maintenant. Vous allez vous rendre dans un camp d'internées anglo-américaines et vous serez très bien soignées. Soyez tranquilles. Les propos étaient courtois. Nous entérinâmes la décision.

Nous quittâmes Stuttgart pour revenir à Ulm. La surveillante qui nous accompagnait alors était une jeune fille de Sarrebrück, ville que je connais bien, mon père ayant été ingénieur aux mines de la Sarre. Elle avait été traumatisée par une expérience très pénible. Des deux cents personnes qui se trouvaient dans un abri, à Sarrebrück, elle avait été, avec une vieille femme, la seule survivante. Elle avait gardé de cette aventure la terreur des bombardements. Elle piquait une véritable crise de nerfs chaque fois qu'un bombardement se produisait près de nous. Au lieu de nous laisser attendre le train que nous devions prendre, elle supplia les SS de nous faire quitter Ulm tout de suite. Virginia et moi étions complètement épuisées. Il nous fallut cependant repartir. Nous arrivâmes bientôt au village de Donauthal dans la vallée du Danube. Il y avait là une petite auberge pleine de réfugiés attendant le passage problématique d'un train. Ils étaient pitoyables. Une vieille femme surtout, que l'on poussait dans sa voiture d'infirme... Je me souviens aussi d'un sous-officier alle-

mand, qui avait fait la campagne de Russie d'où il avait rapporté des bottes magnifiques, récupérées sur un soldat russe qu'il avait tué. Il affectait un grand mépris pour tous les civils apeurés qui l'entouraient, affirmant « qu'il en avait vu d'autres ».

### Sous les bombes

Tout le monde attendait, écoutait les communiqués passés à la radio. L'un d'entre eux nous annonça qu'une vague de forteresses volantes arrivait sur la région de l'Allemagne où nous étions et se dirigeait sur Ulm. Nous n'avions pas fini de nous féliciter d'avoir quitté Ulm que la première vague de forteresses volantes s'abattait sur notre village. Les propriétaires de l'auberge eurent à peine le temps de fermer les volets et d'ouvrir les fenêtres pour éviter les dégâts en cas de déflagration que les premières bombes tombèrent sur la gare. L'auberge menaçait de s'écrouler. Tout le monde sortit. La dernière vision que j'eus du soldat ayant fait la campagne de Russie fut celle d'un homme dans les gravats, en train de chercher sa paire de bottes — sa précieuse paire de bottes, qu'il avait enlevée pour se chauffer les pieds ! Nous nous égaillâmes dans la campagne, Virginia et moi, toujours encadrées par nos deux SS et notre surveillante. La deuxième vague de forteresses volantes lança ses bombes un peu plus loin, heureusement, car nous n'étions guère protégées, dans notre fossé, au bord de la route. La troisième vague nous surprit alors que nous étions réfugiées dans un abri de fortune, terrées dans un champ avec des sacs de terre et des rondins. Les bombes tombèrent très près de nous et la déflagration fut très forte. Quand nous sortîmes de notre abri, nous nous aperçûmes que les réfugiés qui s'étaient dirigés de notre côté avaient eu la vie sauve. En revanche, ceux qui avaient gagné l'abri du village avaient tous été tués. Nous l'avions échappé belle !

Nous continuâmes notre route, à pied cette fois, puisqu'il n'y avait plus de moyens de locomotion. Il nous fallut marcher beaucoup avant de pouvoir trouver un train et nous arrivâmes, au bout de cette odyssée, dans le Wurtemberg.

### Des internées dans un asile d'aliénés...

Après quelques marches forcées et une longue station nocturne dans une salle d'attente non chauffée, nous atteignîmes un endroit qui nous parut, à Virginia et à moi, un véritable paradis. Il était temps, car Virginia était presque mourante.

C'était le camp d'internées anglo-américaines qu'on nous avait annoncé à Stuttgart. Il était situé dans un asile d'aliénés. Selon leur méthode habituelle, les nazis

avaient fait place nette dans l'établissement, en exterminant les fous les plus atteints. Dans les locaux ainsi libérés, ils avaient installé des Anglaises et des Américaines. Quelques-unes étaient là depuis le début de la guerre. D'autres venaient de France, du camp de Vittel. C'est là que nous vécûmes nos dernières semaines de guerre, dans des conditions qui nous paraissaient celles de la vie normale.

Les internées, elles, se plaignaient beaucoup. Elles n'étaient cependant pas soumises à un travail forcé : elles devaient seulement faire les corvées du camp. Elles avaient des vrais lits, elles étaient nourries normalement. Les repas n'étaient pas fameux, mais elles recevaient des colis de la Croix-Rouge. Toutes nous manifestèrent beaucoup d'intérêt et cherchèrent à nous aider, partageant leurs colis et nous habillant de pied en cap. Virginia fut immé-



Musée de la Résistance nationale.  
Roger Viollet DR.

dialement couchée. Elle resta au camp de Liebenau jusqu'à la fin des événements, moi jusqu'au 20 avril, jour de ma libération définitive.

Je fus libérée deux jours avant l'arrivée des troupes alliées qui étaient en l'occurrence, les troupes françaises puisque ce sont les spahis qui arrivèrent les premiers dans la région.

La Croix-Rouge internationale avait continué à se préoccuper de mon sort et c'est à son intervention que je dus ma libération anticipée. Elle craignait qu'on ne m'emmenât dans le « Réduit », c'est-à-dire le quadrilatère de Bohême-Moravie où Hitler avait annoncé qu'il se réfugierait et où il avait l'intention de rester indéfiniment si nécessaire. Les représentants de la Croix-Rouge avaient de bonnes raisons de penser que je courrais ce risque : d'autres otages avaient déjà été acheminés dans cette région.

## **Libérée...**

Des tractations avaient donc été engagées par l'intermédiaire d'un délégué suisse qui s'était occupé de la libération des déportés français de Mauthausen, en Autriche. Ce délégué avait fait la connaissance d'un personnage important, membre des SS, ami personnel d'Himmler et que ce dernier avait justement chargé d'entreprendre les négociations parce qu'il parlait très bien le français. C'était un ancien autonomiste alsacien, qui avait été condamné à mort par le gouvernement français en 1939 et qui s'était réfugié en Allemagne. Il avait fait une belle carrière dans les SS et il pensait qu'en se prêtant de bonne grâce à ma libération, il aurait une chance d'être mieux traité si l'on mettait la main sur lui. C'est ainsi qu'il organisa mon départ, avec l'aide d'un brave homme qui appartenait au ministère de l'Intérieur et qui s'était replié avec sa famille, aux alentours du camp de Liebenaü.

Une voiture de la Croix-Rouge vint me chercher. Le délégué donna l'ordre au commandant du camp de me laisser partir et comme il était accompagné d'un SS qui avait un grade élevé, il n'y eut pas d'histoires.

Je traversai le Wurtemberg par une merveilleuse journée de fin avril. Les arbres fruitiers étaient en fleurs, le soleil resplendissait. Un bateau nous conduisit sur l'autre rive du lac de Constance. A la frontière suisse, mon passage souleva quelques difficultés. En effet, les gens qui gardaient la frontière n'avaient pas reçu l'ordre de me laisser sortir. En attendant qu'une décision soit prise à mon sujet, je fus consignée dans un local où les Suisses eux-mêmes vinrent me rendre visite. Il dut y avoir de nombreux échanges de coups de téléphone mais finalement la frontière fut ouverte. Le délégué de la Croix-Rouge internationale qui ne m'avait pas quittée, entra avec moi en Suisse, où je pus rapidement mettre à exécution mon vœu le plus cher : téléphoner à mon père. Mais celui-ci n'était plus à Genève. Il était en route pour Bâle, où il devait représenter le gouvernement français à la première foire-exposition à laquelle participait la France depuis le début de la guerre. Nous décidâmes d'aller au-devant de lui. Le consul de France à Bâle avait reçu mission de le prévenir de mon retour.

## **Ma première « Marseillaise »**

Un lieu de rendez-vous avait été fixé à Winterthur, à mi-chemin de notre trajet. Nous y arrivâmes dans la nuit. Deux voitures se croisèrent, s'arrêtèrent et je rencontrais mon père. Je devais, peu après, retrouver la France.

Le lendemain de notre arrivée à Genève, mon père avait été invité à une cérémonie qui devait avoir lieu dans un petit village de France, Saint-Jeoire, où se trouvaient de nombreux résistants et maquisards. Je l'accompagnai. Je passai, ainsi, la frontière française et foulai avec émotion le sol de la Haute-Savoie que j'avais quittée, il y avait si longtemps. Au monument aux Morts, j'entendis ma première « Marseillaise ». Des gerbes avaient été préparées pour les dames qui assistaient à la cérémonie – mais pas pour moi, car je n'étais pas prévue au programme ! Cependant, je fus, en quelques instants, pourvue d'une immense gerbe de lilas cueillis dans les jardins avoisinants... Lorsque nous rejoignîmes la voiture de mon père, elle était jonchée de fleurs.

Je partis assez vite pour Paris où le général de Gaulle m'attendait, comme il me l'avait écrit. Je le revis dans la résidence qu'il habitait alors, à la porte de Madrid. Il me mit au courant des propositions d'Himmler, et j'appris sans surprise qu'il n'avait pas donné suite à sa demande d'échange. Cela allait de soi ! On n'imagine pas le général de Gaulle répondant à Himmler et faisant échanger les membres de sa famille avant les autres...

Il me raconta l'histoire très simplement : « Il faut, me dit-il, que je te fasse part – d'ailleurs, je tiens à te la montrer – de la lettre que j'ai reçue d'Himmler. Tu peux la lire. » Il me la tendit et ajouta : « Je n'en ai pas parlé à ton père pour ne pas lui causer une angoisse, une peine supplémentaire et inutile. »

En Suisse, les conditions matérielles étaient tellement bonnes qu'elles devenaient difficiles à supporter, après une longue période de sévices et de privations. Et puis, la France subissait encore douloureusement les conséquences de la guerre et je ne pouvais m'empêcher d'y penser.

Je n'eus cependant guère le temps de me poser des problèmes. A peine étais-je remise du premier choc éprouvé qu'on me proposa des conférences sur les camps de concentration. Elles permettraient de récolter de l'argent pour faire venir en Suisse des déportées françaises et les y soigner. Tout fut décidé très vite. Je commençai à faire des conférences et des comités se créèrent à Lausanne, Genève, Fribourg, Bâle, Zurich... Elles furent à peu près cinq cents à bénéficier de séjours qui étaient d'un mois minimum mais pouvaient se prolonger jusqu'à deux ou trois ans pour les tuberculeuses. Tous leurs frais étaient pris en charge et elles furent gâtées, car elles recevaient beaucoup de dons, des montres, du chocolat, etc...

C'est aussi à cette époque que fut réalisé le *Cahier du Rhône* consacré à Ravens-

brück et où parurent des témoignages et des dessins de mes camarades survivantes dont un texte très important de Germaine Tillion. Le secrétaire général des *Cahiers du Rhône* s'appelait Bernard Anthonioz. Nous nous sommes mariés à Genève un an après ma libération. L'un de nos témoins était le général de Gaulle.

Les trois membres de ma famille qui ont été emmenés vers le quadrilatère de Bohême-Moravie ont pu, au prix de mille difficultés, revenir en France. Mais l'un d'entre eux, mon oncle Alfred Cailliau, ne s'est jamais remis de sa déportation. L'autre, mon oncle Pierre, est mort jeune, à 60 ans. Ma tante Marie-Agnès de Gaulle, Mme Cailliau, vit toujours. Les années n'ont pas effacé la fraternité qui, au camp, avait uni les déportées.

## **L'A.D.I.R. : Amitié, Solidarité**

Les femmes qui avaient été internées dans les prisons avaient formé « l'Association des prisonnières de la Résistance ». En prévision de notre retour, elles avaient fait réquisitionner un grand immeuble rue Guynemer. Elles nous l'offrirent en nous invitant à continuer leur œuvre. Nous décidâmes de fusionner avec elles et c'est ainsi que fut créée l'A.D.I.R. (Association des anciennes déportées et internées de la résistance). Cette association existe toujours. Je fus, au début, une des vice-présidentes avec Marie-Claude Vaillant Couturier. J'en assume maintenant la présidence depuis de nombreuses années. C'est une association apolitique, uniquement fondée sur la solidarité et sur l'amitié intangibles qui sont nées des circonstances dramatiques que nous avons traversées les unes et les autres.

Le général de Gaulle, qui avait accueilli avec une profonde émotion les premières femmes rescapées de Ravensbrück sur le quai de la gare de l'Est (Maurice Schumann m'a dit qu'il était bouleversé, les yeux pleins de larmes) a toujours montré beaucoup d'intérêt pour notre petite association. En secret, mais on peut bien le dire maintenant, il lui avait fait des dons importants.

Le 2 mai 1966, en réponse à l'envoi du livre *Les Françaises à Ravensbrück* (Editions Gallimard) que nous lui avions adressé, il m'écrivait : « Ce qui fait sa valeur et son intérêt c'est que, tout en présentant dans leur tragique et combien poignante réalité les épreuves des déportées, il met l'accent sur ce que fut, grâce à leur force d'âme, à leur courage, à leur esprit d'entraide, leur combat quotidien pour conserver leur dignité. »

« *En ce temps-là Charles de Gaulle* »,  
n° 47/143, éditions Plon, 1972.

## ⊕ ⊕ ⊕ ⊕ ⊕ Maisons d'accueil en Suisse ⊕ ⊕ ⊕ ⊕ ⊕

Ces maisons d'accueil en Suisse qui permirent à beaucoup d'entre nous de reprendre des forces, je les évoque avec émotion. Je dois à un long séjour dans celle de Montana d'avoir recouvré la santé.

Adressée à la rue Guynemer par un médecin militaire, j'y fus reçue par Florence Morax, l'assistante sociale, et aussitôt inscrite pour le prochain départ : celui de Montana. Nous étions fin juillet 1945, j'ignorais tout du rôle de Geneviève de Gaulle qui, dès la liberté retrouvée, s'était préoccupée d'apporter son aide au rétablissement de ses compagnes de camp.



*A Montana, les Sœurs du Saint-Esprit du sana Notre-Dame reçoivent le premier groupe de déportées accueillies en Suisse grâce à Geneviève. Debout au centre : Geneviève et France Bonnet. Appuyée à la barre : Denise Pons. Assises : Lucie Desquines et Françoise Zavadil.*

*Photo communiquée par Françoise Zavadil Robin. Chalet Astoria, août 1945.*

En effet, c'est sur le quai de la gare de Genève, fin avril 1945, attendant le train des Françaises de Mauthausen, que Geneviève de Gaulle eut son premier contact avec les dames du *S.O.S. de Lausanne*. Ce comité avait, durant toute la guerre, porté secours aux enfants des pays occupés, ainsi qu'aux réfugiés.

Parallèlement, à Genève, Berne, Bâle et Zurich, des groupes en faveur de l'A.D.I.R. s'étaient formés dès le mois de janvier 1945, sous l'impulsion de Marika Delmas.

Madame Suter-Morax, avec Mesdames Morel et Perlemuter, animait le comité *S.O.S.* Voici ce qu'écrivait Geneviève dans *Voix et Visages* de mai-juin 1945 :

*« C'est à Lausanne, grâce à elles que furent organisées mes trois premières conférences, puis beaucoup d'autres, au profit de l'A.D.I.R. Tantôt dans la grande salle de la Réformation à Genève, tantôt dans un temple protestant d'une petite ville du Jura (on m'avait hissée sur une grosse Bible dans la chaire pour que les auditeurs*

*puissent apercevoir au moins le haut de ma chétive personne), du Valais au Tessin, du Canton de Berne à la Suisse alémanique, partout une générosité extraordinaire devait répondre à nos sollicitations. »*

L'Organisme du *Don Suisse* y apporta son importante contribution. A Sierre, en Valais, j'ai eu le privilège d'assister à une de ses conférences. La voix, pourtant ténue, de Geneviève vibrat à l'unisson de son cœur.

La toute première de ces maisons fut le *Chalet des Bois* généreusement prêté, à Crassier-sur-Nyon où trente-deux de nos

pathique, fraternelle, mais nous étions des malades rebelles au rythme draconien des cures, et il fallait parfois beaucoup d'indulgence à notre seconde directrice, Mademoiselle Jacquier.

Toujours en montagne, dans le canton de Vaud, nombre de nos camarades firent des séjours au printemps ou en hiver. *Château d'Oex* en accueillit une vingtaine, *Villars-sur-Ollon* une trentaine, les *Avant-sur-Montreux* une douzaine. Tous ces endroits de montagne étaient fort beaux.

A Neufchâtel, des sœurs protestantes offrirent même des chambres, à Grand-champs, dans une maison de retraite, alors qu'à Fribourg tout un chalet fut mis à la disposition d'un autre groupe. Le *Mont-sur-Lausanne*, avec sa grande maison, vit passer une cinquantaine des nôtres pour des séjours plus ou moins longs.

Geneviève estimait qu'avec la succession des séjours nous avions été environ cinq cents à bénéficier de l'hospitalité suisse.

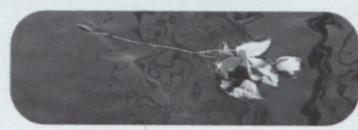
Toute notre reconnaissance va à Geneviève de Gaulle qui, dès son retour, avec une santé encore chancelante n'hésita pas à multiplier les conférences dans toute la Suisse, ainsi que les contacts avec les divers organismes pour permettre l'ouverture de tous ces centres d'accueil.

Françoise Robin Zavadil  
N° 27570

Dès la parution de son livre *La traversée de la nuit*, Geneviève a fait don de ses droits d'auteur à l'A.D.I.R. A sa demande, une partie de ce don a été réservée pour aider à des publications éventuelles sur la résistance ou le camp. Répondant à son vœu spécifique, ce don permet aujourd'hui de rééditer le récit de notre camarade Marie-Thérèse Le Calvez, ouvrage depuis longtemps épousé. Il paraîtra en juin 2002, sous le titre de

*Une héroïne de la Résistance*  
publié par les éditions Ouest-France et sera disponible au siège de l'A.D.I.R.

D.V.



Ce bouquet a été rassemblé par Denise Vernay grâce à une équipe rédactionnelle de l'A.D.I.R., relu et mis en page par Charlotte Nadel.

# Souvenirs

Geneviève était d'un contact fort agréable. Si, sa vie durant, elle fut pénétrée par l'exigence et le sérieux de ses devoirs, elle n'en était pas moins d'un caractère gai, rieur, allant parfois jusqu'à la blague. Avant la guerre, dans la vie courante, elle préférait une très petite pipe à la cigarette ; et elle nous a raconté qu'elle affronta « la pipe au bec » les interrogateurs de la Gestapo, à Paris. Elle réussit à la dissimuler dans ses vêtements lors de notre transport et me la montra à Ravensbrück. C'était vraiment une toute petite pipe.

Notre cellule à Fresnes, était proche de la sienne, et mes camarades et moi conversations comme nous pouvions avec les voisines : soit par la fente d'un carreau, soit pour un court répit en le descellant. Nous chantions ensemble de vieilles chansons françaises, en honneur chez les scouts :

... « Buvons à l'aimable Fanchon  
Pour elle chantons quelque chose  
... « Elle aime à rire, elle aime à boire !  
Elle aime à chanter comme nous,  
Oui, comme nous ! »

Parfois, nous pouvions entendre Geneviève s'entretenir de plus loin, avec sa tante Agnès Cailliau de Gaulle et terminer par un vibrant « Je vous embrasse, tante Agnès ! »

Nous étions au début de l'année 1944, et nous nous tenions le plus possible au courant des événements et du combat des Alliés. Nous avons appris que le général de Gaulle, dans un but militaire, tentait une approche diplomatique des Soviets par l'intermédiaire de M. Molotov et que cer-

tains résistants, dans son entourage, n'étaient pas d'accord.

Un jour, je croisais Geneviève aux douches, seul endroit de rencontre d'ailleurs, et lui parlais des opposants à la politique du Général. « Ils l'ont surnommé "Gaulotov" » me dit-elle, « moi, je suis complètement d'accord avec ce que fait mon oncle ». Pince sans rire, elle ajouta : « Donc je ne m'appelle plus de Gaulle, moi non plus. Appelez-moi aussi Gaulotov ! Geneviève Gaulotov ! ».

Peu après, nous fûmes déportées en wagons à bestiaux au terrible camp de Ravensbrück. On nous mit en quarantaine, Block 22. Il y avait déjà des châlits à trois étages quand nous arrivâmes. Geneviève partagea d'abord la place du bas avec une compagne de cellule avec qui elle s'entendait bien, car elles étaient toutes deux très pieuses et priaient ensemble. Puis Geneviève décréta « Tu remues tout le temps, Thérésou, je ne peux pas dormir. Garde la place du bas et j'irai en haut avec Nanette qui ne bouge pas ». De fait, sur l'étroit châlit, nous dormions sans bouger ni nous retourner toute la nuit. Il en fut ainsi pendant deux mois et demi, jusqu'à ce qu'on me désigne pour un Kommando en Tchécoslovaquie.

« Nanette, c'est mon Jules », disait souvent Geneviève en blaguant. Ce terme était certainement plus familier à un groupe de femmes qui faisait partie de notre convoi. Elles avaient été rafleées à Cherbourg, dans un « mauvais lieu » après la mort à cet endroit d'un soldat allemand. Leur langage

assez cru faisait se tordre de rire nos benjamins qui répétaient leurs propos pittoresques, en se gaussant, ce qui n'éclaboussait en rien leur fraîcheur d'âme restée intacte dans cet environnement sordide.

Geneviève, auréolée à son corps défendant, par son nom prestigieux, se montrait avec ses camarades de camp très simple, très naturelle et le demeura toujours. Elle fuyait tout sentiment de supériorité et détestait la gloriole. Pourtant, elle avait certainement de par son éducation le sentiment de sa gloire, au sens strict où on l'entendait au 18<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire le **respect de soi-même**. C'était une sorte de grâce que chacun pouvait ressentir à son approche.

Bien qu'elle ne montrât jamais à quel point elle était une femme de devoir – de beaucoup de très lourds devoirs – nous autres déportées ne devons jamais oublier que dès son retour d'Allemagne, et en bien mauvais état avec une gorge abimée qui ne lui permettrait plus jamais de fumer la moindre petite pipe, elle entreprit courageusement une tournée de conférences dont le montant lui permit d'offrir des séjours de repos en Suisse à de nombreuses camarades. Elle habitait alors Genève où son père, Xavier de Gaulle, était consul de France. Elle avait la parole facile, nous l'avons souvent constaté aux assemblées générales (bien qu'un peu rauque, hélâs, à l'époque). Elle s'attacha à faire connaître aux Suisses, qui n'en avaient parfois que très peu conscience et se montraient en l'écoutant ébahis, pétrifiés, ce qu'avait été réellement la déportation, sous le joug nazi.

Ensuite elle se dévoua sans compter à notre association, l'ADIR, et toute sa vie continua à montrer la même solidarité, – et qu'elles que ne fussent pas ses autres tâches ! – envers ses camarades de misère pour lesquelles elle ressentit plus que de l'amitié, une tendresse particulière et inoubliable.

Anne Fernier de Seynes-Larlenque  
« Nanette » 27000, Paris



Au sommet du Canigou, Août 1942  
de gauche à droite : Irène LÉVY, Gisèle MARC, Ginette et Josette BÉNET  
Germaine COLOMER, devant : Geneviève DE GAULLE.

Extrait des Cahiers des Amis du Vieil Ille, n° 148. Hiver 2000, communiqué par notre délégue pour les Pyrénées-Orientales, Juliette Lafont, 42109. Perpignan.

## Société des Amis de l'ADIR

Nous rappelons aux membres des familles de nos compagnes décédées, ainsi qu'aux enseignants et à tous ceux qui sympathisent avec les Anciennes Déportées et Internées de la Résistance, que l'adhésion à la Société des Amis de l'ADIR donne droit au service de notre bulletin (5 n° par an).

Cotisation membre : 24 €.

Cotisation membre de soutien : 48 €.

Etablir le chèque au nom de :

Société des Amis de l'ADIR,  
24, avenue Duquesne, 75007 Paris

Directeur-Gérant : J. FLEURY  
N° d'enregistrement à la Commission paritaire : 1206 A 05914  
Imp. CHIRAT - 42540 Saint-Just-la-Pendue. N° 5215